

A young boy with short, light brown hair and a serious expression is the central focus. A large, black crow is perched on his head, its beak curved downwards. The background is a dark, starry night sky. The title 'LES OISEAUX NOIRS' is written in a large, stylized, black font across the middle of the image. The author's name 'Faustina Fiore' is written in a smaller, white font to the right of the title.

LES OISEAUX

Faustina Fiore

NOIRS



## LES OISEAUX NOIRS

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN 978-2-203-05448-6

N° d'édition : L.10EJDN00964.N001

**casterman**

© Casterman 2012.

Achévé d'imprimer en janvier 2012, en Italie

Dépôt légal : février 2012 ; D.2012/0053/438

Déposé au ministère de la Justice, Paris

(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

**LES OISEAUX**

Faustina Fiore

**NOIRS**



## L'ATTAQUE

« Ils arrivent ! Ils arrivent ! »

Dans le petit village, tout se figea. Le temps demeura suspendu pendant les quelques fractions de seconde où les habitants de Seelenheim levèrent les yeux vers les grandes montagnes qui fermaient l'horizon, là-bas, à l'est. Au-dessus des pics, on pouvait tout juste distinguer quelques points dans le ciel gris.

Le petit garçon qui avait lancé son avertissement le répéta.

« Les oiseaux noirs ! Ils arrivent ! »

Ce fut la confusion. Hommes, femmes

et enfants lâchèrent précipitamment leurs outils, abandonnèrent leurs jeux, interrompirent leurs discussions, se mirent à courir dans toutes les directions. La cloche de l'église sonna pour avertir les villageois qui travaillaient dans les champs. Certaines femmes s'affolaient, cherchant leurs enfants.

« Lilith ! Lilith, où es-tu ? Stefan, où est Lilith ? » cria l'une d'entre elles en s'adressant à son fils aîné, déjà adulte.

— Elle est à l'intérieur, Birgit était avec elle. Viens vite, maman, ils seront là dans quelques minutes !

— Et Arno ? Où est-il ?

— Je ne sais pas, ça fait au moins deux heures que je ne l'ai pas vu. Ne t'inquiète pas, il doit être chez Bern ! Viens, dépêche-toi ! »

Moins de deux minutes après l'alerte, les rues du village et les champs alentour étaient vides. Tous les habitants s'étaient réfugiés chez eux ; ceux qui travaillaient aux champs



s'étaient terrés dans de solides baraques en planches construites un peu partout à cet effet.

Quelques instants plus tard, on entendit les oiseaux noirs s'abattre sur le village. Dans son abri, la mère frissonna et serra plus fort contre elle sa petite fille de deux ans. Cette dernière se mit à pleurer, comme elle le faisait à chaque attaque. Son frère s'employa à la consoler.

«Allez, Lilith, tu es grande maintenant, tu devrais être habituée ! Regarde, je ne pleure pas, moi ! Birgit et maman non plus ! Tu sais bien qu'ils ne peuvent pas rentrer !

— Messants !

— Oui, je sais bien qu'ils sont méchants, mais on ne les laissera jamais t'approcher, ne t'inquiète pas !

— Bruit !

— Ah, ça c'est sûr. Mais c'est presque rigolo, non ? Ils veulent rentrer, ils griffent la porte... J'en entends même un qui essaie

de déplacer les tuiles du toit ! Mais ça ne marchera pas !

— Je me demande où est Arno, intervint la mère. Birgit, tu ne l'as pas vu ce matin ?

— Non, pas depuis le petit déjeuner, mais il doit être avec Bern. Ernest s'occupera d'eux.

— J'espère seulement qu'ils ne sont pas sortis du village sans demander la permission ! Ce ne serait pas la première fois ! »

La mère avait raison de s'inquiéter. Arno et Bern étaient loin de là. À douze ans, les deux cousins ne respectaient aucune consigne. Ce matin-là, profitant de la douceur de ce début de printemps, Arno avait eu une idée géniale : au lieu d'une simple cabane avec quatre murs et un toit, semblable aux cinq ou six qu'ils avaient déjà faites, ils allaient en construire une en hauteur, perchée dans les arbres, avec un plancher. Bern avait trouvé ce projet incroyablement original et avait suivi Arno vers le bois. En ce moment même, debout à

côté du tas de branches qu'ils avaient rassemblé, ils discutaient avec animation. Avec leurs cheveux blonds et leurs yeux vert clair, ils se ressemblaient étonnamment.

« À mon avis, ce serait plus facile d'utiliser la fourche d'un arbre, disait Bern.

— Oui, je sais bien, mais pas celle que tu m'as montrée : la cabane aurait été minuscule ! On aurait à peine pu s'asseoir tous les deux ! Alors que là, regarde : il y aura largement la place pour s'allonger et y dormir ensemble si on en a envie.

— Tu sais bien que nous n'aurons jamais le droit de passer la nuit dehors. D'ailleurs, on devrait peut-être rentrer avant que mon père ne découvre que je me suis encore éloigné sans autorisation. Il n'y a même pas d'abri, dans le coin !

— Justement, plus vite on commence notre cabane, plus vite on aura un abri. De toute façon, ça ne fait que sept jours que les oiseaux

noirs sont venus pour la dernière fois. En général il y a au moins une douzaine de jours entre deux attaques. Tu n'auras qu'à raconter à ton père que nous étions allés fouiller dans le grenier... Ah, non, c'est déjà ce que tu lui as dit avant-hier... Enfin, on trouvera quelque chose. Bon, on s'y met ?

— Tu as apporté de la corde ?

— Bien sûr, j'en ai piqué un rouleau entier à ma mère. Alors, on devrait commencer par choisir les branches les plus solides, pour faire les poutres. Je crois que...

— Arno !

— Quoi ? »

Arno leva les yeux. Son cousin était devenu pâle comme un linge. Arno n'eut même pas besoin de suivre la direction de son regard pour deviner ce qu'il avait vu, là-bas, dans le ciel.

Les deux garçons étaient bien trop loin du village et des champs qui l'entouraient pour

espérer rejoindre un abri avant d'être repérés. Bern, paralysé par la peur, semblait incapable de réagir. Arno réfléchit à toute allure. Il tira brusquement son ami par la manche.

« Cours, Bern ! Vite, à la grotte, ils ne nous verront peut-être pas !

— Il n'y a pas de porte !

— Tant pis, viens ! On peut y arriver ! »

Le cœur d'Arno battait la chamade, mais il savait que son cousin devait avoir encore plus peur que lui. Bern avait toujours été terrorisé par les oiseaux noirs.

Ils se mirent à courir. Au bout de quelques minutes, Arno sut, avec une horrible certitude, que les oiseaux noirs les avaient vus et qu'ils les suivaient. Bern paniqua.

« Ils vont nous rattraper ! Il faut aller vers le village !

— Non ! cria Arno. C'est trop loin ! Dans la grotte on pourra essayer de se défendre ! »

Mais Bern ne l'écoutait pas. Les deux

cousins entendirent le cri de l'un des oiseaux noirs au-dessus d'eux. C'était un cri à glacer le sang. Bern hurla et bifurqua vers la gauche dans l'espoir de dérouter ses poursuivants. Il atteignit la lisière du bois et se mit à courir à découvert.

« Bern ! Reviens ! Tu vas vers le ravin ! »

Bern avait perdu la tête. Les oiseaux noirs avaient changé de direction, eux aussi, conduits par l'un d'entre eux qui volait désormais à quelques mètres au-dessus de Bern en poussant des cris moqueurs. Ils avaient délaissé Arno qui hésitait. Devait-il continuer sa course vers la grotte, ou essayer de rattraper son cousin ? Mais que pourrait-il faire ? Les oiseaux étaient plusieurs dizaines – les autres devaient encore être en train de sacquer le village...

Bern courait à perdre haleine. Il allait droit vers le ravin. Les oiseaux noirs l'encerclaient de toute part. Horrifié, Arno suivait la

scène des yeux, impuissant, haletant. Il s'était arrêté à l'orée du bois, à peu près caché par les arbres. Il fallait qu'il sorte, qu'il essaie de détourner l'attention des oiseaux... qu'il cherche une arme... qu'il se mette à hurler... n'importe quoi, mais il devait à tout prix faire cesser ce cauchemar !

Soudain, après un dernier bond, Bern disparut.

Ce n'était pas possible. C'était juste un rêve affreux, bien sûr ; il allait se réveiller d'une seconde à l'autre, en sueur, et entendre la respiration de sa petite sœur Lilith à ses côtés. Ceci ne pouvait pas être arrivé.

Les oiseaux riaient de leur rire effroyable. Certains s'étaient posés, d'autres tournoyaient encore dans les airs. Ils avaient oublié Arno.

Plusieurs minutes ou plusieurs heures s'écoulèrent. Enfin, un par un, les oiseaux prirent leur envol et s'éloignèrent.

La tête vide, Arno s'approcha du ravin. Ce

dernier n'était pas très haut, moins d'une dizaine de mètres. Ses pentes n'étaient pas totalement verticales et on pouvait aisément y descendre en se tenant aux rochers qui saillaient. Arno se pencha. En bas, il vit le corps de Bern. À côté de lui se trouvait un dernier oiseau, visiblement plus acharné que les autres. Arno n'y fit même pas attention.

Mécaniquement, lentement, le cerveau toujours paralysé, Arno se mit à descendre. Il savait exactement où poser les pieds : Bern et lui étaient souvent venus par ici faire des concours d'alpinisme.

Lorsque Arno arriva près du corps de son ami, le dernier oiseau s'était envolé. Bern gisait, totalement immobile. Il ne respirait plus.

Bern était mort.



## ARNO ET BERN

Depuis leur plus jeune âge, Arno et Bern avaient toujours été inséparables. Les deux garçons étaient cousins germains : leurs mères étaient sœurs, et ils avaient exactement le même âge. Ils avaient fêté leur douzième anniversaire en même temps, moins de deux mois auparavant.

Ils avaient grandi ensemble, comme deux frères, mieux que deux frères : ils se disputaient rarement et se réconciliaient toujours très vite. Les parents d'Arno considéraient Bern comme leur quatrième enfant, et Stefan le traitait avec la même affection

mêlée de condescendance qu'il témoignait à son petit frère.

La mère de Bern était morte alors que celui-ci n'avait pas six ans. Elle avait toujours été d'une santé fragile. Après la naissance de son fils unique, elle s'était lentement étio-  
lée, et rien n'avait pu lui restituer des forces. Le père de Bern, Ernest, adorait son épouse ; à sa mort, il avait manqué perdre la raison. Aujourd'hui encore, il était taciturne, sombre, et ne riait jamais. Bern aurait grandi dans une atmosphère sinistre s'il n'y avait pas eu la famille d'Arno, qui lui avait fait une place sans paraître s'en rendre compte, comme ils avaient récemment accueilli Birgit, la jeune fille qui travaillait à la ferme et que Stefan allait bientôt épouser.

Bern et Arno ne se quittaient que la nuit. Ils fréquentaient la petite école du village, qui rassemblait tous les enfants de Seelenheim sous la tutelle d'un seul maître. Bern était

plus appliqué, Arno plus brillant. Les autres enfants enviaient leur complicité ; certains avaient tenté de se lier avec eux, sans jamais vraiment y parvenir. Bern et Arno ne répugnaient pas à jouer avec eux, mais il y avait certaines choses qu'ils ne pouvaient et ne voulaient faire que tous les deux.

Après la classe, les deux cousins restaient ensemble. Ils travaillaient si le maître leur avait donné des devoirs (Arno aurait volontiers « oublié » de les faire, mais Bern se montrait intransigeant sur ce point), aidaient de temps en temps leurs parents aux champs quand il y avait beaucoup de travail, jouaient parfois à la poupée avec Lilith pour qui Bern nourrissait une véritable adoration, épiaient les habitants (récemment encore, ils avaient pu assister aux serments et baisers échangés au clair de lune par Stefan et Birgit, et en avaient fait des gorges chaudes), s'amusaient d'une manière ou d'une autre. Le soir, Bern dînait chez les

parents d'Arno avant de rejoindre sa maison et son père.

L'hiver, aucun habitant du village n'était à l'abri d'une de leurs attaques-surprises à coups de boules de neige. Le père d'Arno leur avait offert à tous deux une luge quelques années plus tôt et ils en profitaient chaque fois que leurs parents leur accordaient la permission de sortir du village – et aussi quelquefois alors que la permission leur était refusée.

L'été, les deux garçons construisaient des cabanes, organisaient des concours d'escalade, se baignaient dans la rivière...

Arno ne pouvait pas imaginer la vie sans Bern.

Et pourtant, les oiseaux noirs l'avaient tué.



« ILS ARRIVENT ! ILS ARRIVENT ! »

**U**NE MASSE SOMBRE QU'ON VOIT POINDRE  
À L'HORIZON, DES AILES QUI S'AFFOLENT  
ET DES BECS QUI S'ENTRECHOQUENT,  
DES GRIFFES FÉROCES GRATANT AUX PORTES  
ET BRISANT LES FENÊTRES...  
QUE CHACUN SE BARRICADE : CE SONT LES OISEAUX  
NOIRS QUI VIENNENT FAIRE LEUR RÉCOLTE D'ÂMES.

N001

12€

ISBN 978-2-203-04362-6



9 782203 043626

casterman